

DI

3658 s

107930





1443

99-01

Leipzig

Leipzig





LES SOUPIRS
DU CLOÎTRE.



Verf. Guymond de la Tour,
Claude

Cal. jém. Ve. 9580

LES SOUPERS

DU CLOITRE.



LES SOUPIRS
DU CLOITRE,

OU

LE TRIOMPHE DU FANATISME.

ÉPIÏTRE

De feu M. GUYMOND DE LA TOUCHE,

A M. D. M * * * *



Dolm

A LONDRES,

Chez les LIBRAIRES ASSOCIÉS.

M. DCC. LXVI.

LES SOUVENS

DU GÉNÉRAL

LE TRONC DU MONT

PAR



DE

PAR

A LONDRES

chez les Libraires Associés

M DCC LXXI



A V I S
DES ÉDITEURS.

IL seroit à souhaiter que tous les Gens de Lettres s'accordassent à publier les Pièces fugitives qu'ils possèdent & qui leur ont paru mériter d'être recueillies : l'histoire de notre Littérature se trouveroit enrichie par ce moyen d'un grand nombre de productions en tout genre, qui ne sont pas dignes de l'oubli dans lequel elles se perdent ; & le mérite particulier de ceux qui les ont composées ne pourroit manquer de ga-

b



gner beaucoup à être saisi sous les différens points de vue sous lesquels il s'est présenté. Nous croyons pouvoir hasarder cette idée, qui tourneroit à la fois à l'avantage des Lettres & de ceux qui les cultivent, dans un tems sur-tout, où l'empressement que l'on montre à se procurer tout ce qui paroît de nouveau, produit un effet tout contraire à ces vues ; c'est pour nous y conformer que nous publions aujourd'hui LES SOUPIRS DU CLOÎTRE, ouvrage posthume de M. Guymond de la Touche. Le nom de l'Auteur, les espérances qu'on avoit conçues de ses talens, les regrets des Gens de Lettres sur sa mort, le mérite même de cette production, tout enfin nous a

DES ÉDITEURS. vij

fait regarder ce morceau comme précieux. On y trouvera la même facilité, le même sentiment, la même vigueur, & ce coloris flatteur qu'on a remarqué dans l'Épître à l'Amitié.

M. Guymond de la Touche, qui craignoit d'indisposer contre lui une Société qui a joui long-tems d'un très-grand crédit, n'osa point livrer à l'impression un poëme où il se trouvoit des traits défavantageux pour elle; mais cette Société étant détruite & l'Auteur lui-même n'existant plus, on a cru que les raisons qui avoient empêché qu'on ne publiât cet ouvrage, devoient cesser aussi.

Une remarque que nous ne pou-

vons nous empêcher de faire ici,
c'est qu'en marge du vers

 Eyrans du repos & des loix,
qu'on lit à la page 24 de cet imprimé, il se trouvoit dans le manuscrit, un morceau tiré du Chapitre VI du Livre IV de l'Esprit des Loix. Ce morceau contient l'Eloge du gouvernement qu'avoient établi les Jésuites au Paraguai; il y fait un contraste trop singulier avec les idées de l'Auteur du poëme, pour n'être pas cité en entier.

« Le Paraguai, dit M. de Montesquieu, peut nous fournir un autre
» exemple *d'un gouvernement sage.*
» On a voulu en faire un crime à la
» Société, qui regarde le plaisir de

DES ÉDITEURS. ix

» commander comme le seul bien de
» la vie ; mais il fera toujours beau
» de gouverner les hommes en les ren-
» dant plus heureux.

» Il est glorieux pour elle d'avoir
» été la première qui ait montré dans
» ces contrées l'idée de la religion,
» jointe à celle de l'humanité. En ré-
» parant les dévastations des Espa-
» gnols, elle a commencé à guérir
» une des grandes plaies qu'ait encore
» reçues le Genre Humain.

» Un sentiment exquis qu'a cette
» Société pour tout ce qu'elle appelle
» honneur ; son zèle pour une religion
» qui humilie bien plus ceux qui l'é-
» coutent, que ceux qui la prêchent,
» lui ont fait entreprendre de grandes

» choses, & elle y a réussi. Elle a re-
» tiré des bois des peuples dispersés,
» elle leur a donné une subsistance af-
» surée, elle les a vêtus ; & quand
» elle n'auroit fait par-là qu'augmenter
» l'industrie parmi les hommes, elle
» auroit beaucoup fait ».

Ce morceau, écrit d'une autre main,
étoit sans doute une apostille de la
personne à laquelle les Soupirs du
Cloître étoient adressés.

Le succès d'Iphigénie en Tauride
avoit annoncé les talens de M. Guy-
mond de la Touche d'une manière
assez éclatante ; une action simple &
naturelle, des scènes liées avec art,
des morceaux pleins de chaleur &
d'éloquence, & sur-tout cette admi-

DES ÉDITEURS. *xj*

nable scene de l'amitié, où Pylade & Oreste se disputent la gloire de mourir l'un pour l'autre, avoient fait excuser dans cette Tragédie un style incorrect, des vers durs & forcés, & un dénouement sans effet. Ces défauts n'avoient pas empêché les Connoisseurs de regarder M. Guymond de la Touche comme un des soutiens de la scene françoise. Il avoit commencé une tragédie de Regulus, dont il n'a laissé que les quatre premiers actes. Nous souhaiterions pouvoir indiquer ici les différentes pieces fugitives en vers & en prose, dont il est auteur. Nous avons vécu avec lui, & nous pouvons avancer qu'elles étoient en grand nombre & qu'il avoit

xij AVIS DES ÉDITEURS.

composé plusieurs discours latins & françois qui lui feroient honneur ; qu'il donna à Rouen en 1748, une comédie pleine d'esprit & de faillies, qui l'exposa à quelques défagrémens, les Jésuites, chez lesquels elle fut représentée, ayant cru reconnoître que quelques-uns d'entr'eux étoient l'objet de toutes les plaisanteries qui la firent accueillir.

LES



LES SOUPIRS

DU CLOITRE,

OU

LE TRIOMPHE DU FANATISME.

ÉPIÔTRE

A . M . D . M * * * *

DU fond d'un Cloître solitaire,
Toujours pour moi trop étranger,
Ma Muse, esclave involontaire,
Victime d'un goût passager,
De la monachale indolence

A

Interrompant le vil sommeil,
Vient près de toi, dans le silence,
Jouir d'un moment de réveil. . . .

HEUREUX mortel! . . . tu n'as pour maître,
Pour loi, que le présent desir;
Libre, tu jouis de ton être
Dans le calme d'un doux loisir:
Ton cœur des soins n'est point la proie.
Entre l'innocence & la joie,
Dans le tissu de tes beaux jours,
Tu vois mêler l'or & la foie,
Que la main des heureux Amours,
Pour la trame des Dieux, emploie;
Tandis que sur moi se déploie
Des maux l'interminable cours.

DES traits d'un riant badinage,
Ma main, sous l'œil de l'agrément,
Vouloit t'en nuancer l'image,

Des doux rayons de l'enjouement
En éclaircir l'épais nuage,
Et t'en faire un amusement.
Mais dans ces lieux, séjour des glaces,
Loin de ces bords toujours fleuris
Où folâtre l'essein des Graces
Avec leurs plus chers favoris,
Les Anacréons, les Horaces ;
Loin de leurs ateliers chéris,
Où tu dessines sur leurs traces,
Entre Bacchus & ton Iris ;
Au sein des pleurs, dans les disgraces,
Trouve-t-on les pinceaux des Ris ?
Voit-on l'aimable Philomele,
Même au retour des doux Zéphyr, s
Quand tout reprend l'être pour elle,
Les fleurs, les beaux jours, les plaisirs,
Chanter, dans sa douleur fidelle,
Sur d'autres tons que les soupirs ?
Le Rival trop charmant d'Auguste

Put-il, dans son exil injuste,
Se faire un jeu de ses malheurs,
Et plein d'une folâtre ivresse,
Aux chers objets de sa tendresse
Offrir, environné de fleurs,
Sous la coupe de l'allégresse,
Le calice de ses douleurs?
Mais si dans des couleurs brillantes
Je ne puis tremper mon pinceau,
Ni par des images riantes
T'adoucir le deuil du tableau;
Si je ne puis, d'aimables roses,
Par le souffle des Ris écloses,
Entrelacer mes noirs cyprès,
Du moins je t'offrirai les traits
D'une raison mâle, intrépide,
Qui, s'élançant d'un vol rapide,
Loin de tout sentier fréquenté
Du peuple & du cagot stupide,
Cherche & saisit la vérité.

DU CLOITRE. §

Du sein des profondes ténèbres,
Qu'autour de mon front les douleurs
Forment de leurs voiles funèbres,
Empreints des plus noires couleurs,
Tels qu'à travers l'obscur nuage,
Qui dans ses flancs porte l'orage,
Tu verras sortir des éclairs,
Des traits de force & de lumière,
A tes yeux au jour entr'ouverts,
Dissipant la vapeur grossière
Des mensonges de l'univers.

MAIS n'attends pas qu'armé de doute,
J'aïlle, rival ambitieux,
Marcher dans l'orgueilleuse route
De ce mortel audacieux,
Qui, de la fange de la terre,
Ébranla le trône des Dieux,
Leur ôta des mains le tonnerre,
Et les fit descendre des cieux;

Et qui, foulant aux pieds la Parque,
Dans son ardeur brisa la barque
De l'inexorable Caron,
Et noya l'inferral Monarque
Dans les noirs flots de l'Achéron.

DANS mon effor, sagement libre,
Je saurai garder l'équilibre;
Ami du vrai, suivant ses pas,
Voler, sans lui donner atteinte,
Et me renfermer dans l'enceinte,
Qu'aux Sages prescrit son compas.

O trop heureux qui, dès l'enfance,
Croissant sous l'œil de la raison,
Prend son effor en assurance
Au-delà du sombre horison
De la populaire ignorance,
Sans être atteint de son poison!
Semblable à la tige naissante

Qui, sous un cedre fortuné,
Echappe à la rage impuissante
De la tempête mugissante,
Et de l'Aquilon déchaîné.

SORTANT des mains de la Nature;
L'Erreur me reçut dans ses bras;
Son poison fut ma nourriture,
Et je formai mes premiers pas
A l'appui de son imposture.
De ma raison l'obscur flambeau
Ne jettoit qu'un jour pâle & sombre,
Et nageoit encore dans l'ombre
Et de l'enfance & du berceau,
Lorsque je vins grossir le nombre
De son méprisable troupeau.
Suivant ses dangereux vestiges,
Et m'exilant de l'univers,
Ebloui par ses vains prestiges,
Je cours lui demander des fers.

J'entre dans son temple homicide,
J'embrasse l'autel parricide,
Du meurtre des Rois ruisselant,
Où du barbare Fanatisme
Reposoit le couteau sanglant,
Sous la garde du bigotisme:
Je le saisis, pâle & tremblant;
Et sans songer au sacrifice
Que m'arrachoit son artifice,
Pensant plaire au Ciel irrité,
Aux pieds de l'infemale idole,
Dévot & furieux, j'immole
La nature & l'humanité.

CHERS & puissans moteurs du monde,
Plaisirs, doux alimens des cœurs,
O volupté! source féconde
De vie & de charmes vainqueurs!
Amour, qu'on chérit à tout âge,
Beaux arts, ame de nos loisirs,

Tendre

Tendre amitié, trésor du Sage,
Qui suffirois à mes desirs!
Folâtres jeux, aimable joie,
Propos légers, rians festins,
Qui répandez l'or & la foie
Sur la trame de nos destins!
Vous, qu'on nous peint enfans du crime,
Par un crime plus odieux,
Vous fûtes, sages dons des Dieux,
Les fleurs dont j'ornai la victime.

HÉLAS! dans ce cruel moment
Je vous sacrifiai fans peine:
Sourd à votre voix souveraine,
J'en ignorois l'enchantement.
Dans les ombres flottoit encore
De mon printems la foible aurore,
Et dans mon cœur, pour mon tourment,
Ses pleurs n'avoient point fait éclore
L'heureux germe du sentiment.

B

Telle, dans son bouton captive,
La rose ignore les soupirs
De l'onde à regret fugitive,
Les doux baisers, l'ardeur plaintive
Des papillons & des zéphyr.

CEPENDANT l'âge, mon étoile
Rompt le charme, brise le voile
Sur mes foibles esprits tendu:
Mes yeux appesantis s'entr'ouvrent
Au nouveau jour qui m'est rendu,
Et, d'un regard tremblant, découvrent
L'abîme où j'étois descendu.
Ciel! je me crus alors perdu
Dans ces bois sombres & terribles,
Peuplés de fantômes horribles,
Faisant du jour pâlir les traits;
Lieux abhorrés de la nature,
Par l'ignorance & les forfaits
Voués au Dieu de l'imposture,

Sous l'affreux nom de Theutatès,
Où, sous les ombres homicides
D'un vaste & lugubre cyprès,
La Fourbe assembloit les Druïdes
De nos ayeux tyrans secrets,
Au Ciel, pour fléchir sa puissance,
Offrant sous un couteau mortel
Les entrailles de l'innocence
Fumantes sur un vil autel.

CÉDANT à l'horreur qui m'entraîne,
D'un lieu si noir je veux sortir. . . .
Soudain, par une triple chaîne,
Je sens mes pas s'appesantir. . . .
Je m'agite, je me démène. . . .
Mais mon propre effort me ramène
Accablé d'un vain repentir.

PAR un serment illégitime,
A ma foible enfance arraché,

B ij

De ma crédulité victime,
Enfin je me vois attaché
Au joug impérieux du crime,
Sous la Religion caché;
Par lui, dépouillé de mon être,
Du don de penser, de connoître,
Et du plaisir d'être touché;
Au sein des pleurs, qui m'ont vu naître,
Dormant sur la cendre couché;
Joignant aux mœurs du fier Sarmate
Le vil néant de l'automate;
Du rang des hommes retranché;
Les sens flétris, l'ame obscurcie,
Hâtant la trame raccourcie
D'un reste de jours reproché.
Semblable, dans ma destinée,
A la feuille pâle & fanée
D'un lys sur sa tige penché,
Sous la main de Flore étonnée,
Par un noir soufle desséché.

TEL j'étois, tel je fais encore,
Ne respirant que pour souffrir,
Jouer du trépas que j'implore,
Qui fuit, & vient toujours s'offrir.
Vieilli, glacé par la tristesse,
Sans plaisir, sans goût, sans penchant,
Dans l'aurore de ma jeunesse,
Je semble atteindre mon couchant,
Mais sur quels traits ma main s'arrête!
Pourquoi déployer sur les fleurs
Qu'entre les jeux l'Amour t'apprête,
Le nuage de mes douleurs?
Pourquoi répandre l'amertume
Du poison lent qui me consume,
Sur la mousse des vins chéris,
Qu'au frais, sous des myrthes fleuris,
De tes amours suivant les traces,
La volupté, par ton Iris,
Dans le deshabillé des Graces,
Te verse avec un doux fouris?

QUE sert le deuil que je t'inspire?
Ton cœur sensible en vain soupire,
Et fort de son enchantement :
Tes pleurs, tes soins, foible ressource,
Jamais ne tariront la source
De mes malheurs, de mon tourment.

FILLE du Ciel, suprême oracle,
Seule tu peux, sage raison,
Enfanter ces heureux miracles,
Porter le jour dans ma prison.
Replonge au sein de la poussière
L'erreur, le Dieu de l'univers;
Confonds l'illusion grossière,
Par qui sont consacrés mes fers;
Descends pour un moment du trône
D'où tu dictes au Nord tes loix,
Où tu regnes sous la couronne
D'un Roi qui fait aimer les Rois.
Parois, d'éclairs environnée;

Darde les feux d'un rayon pur
Sur ma patrie infortunée :
Aux nuages d'un soir obscur,
D'une brillante matinée
Fais succéder l'or & l'azur.
Viens, détruis l'absurde chimere
D'un préjugé contagieux,
Sur qui l'avarice, sa mere,
Jette un voile religieux.
Que le beau jour de la Nature,
Ce jour dans nos cœurs éclipsé
Par les vapeurs de l'imposture
Et du mensonge intéressé,
S'épure au feu de ta lumiere,
Regne dans sa clarté premiere,
Sur son char vermeil élançé ;
Et que, par ta main dégagée,
La liberté, source des biens,
Des ténèbres forte vengeance :
Qu'à ses pieds tombent ses liens ;

Que sur leurs débris érigée,
Elle ne soit plus engagée
Sous d'autres fers que sous les tiens.
Viens, mon espoir, aimable Reine,
Parois, bienfaisante Syrene;
Parle; que les accens vainqueurs
De ta voix pure & souveraine
Frappent les sens, s'ouvrent les cœurs. . . .

Mais que dis-je? . . . Vain & crédule,
Follement superstitieux,
On craint, on se fait un scrupule
Sacrilégement ridicule
D'écouter l'organe des Dieux.
Le Sage ose à peine être sage:
Conduit par la réflexion,
S'il sort du cercle de l'usage;
Si son esprit, sans passion,
S'éleve au-dessus du nuage
De l'aveugle prévention,

Autour

Autour de lui gronde l'orage,
Frémit la persécution,
Qu'assemblent, dans leur folle rage,
L'erreur, la superstition.
Tel fond sur vous, charmante abeille,
De noirs frelons un vil essain,
Quand un tendre foin vous éveille,
Et vous ramène, dans le sein
De la rose jeune & vermeille,
Ravir les trésors du matin.

O regrets! ô fureur extrême! . . .
Quel peuple nombreux de Héros,
Avoués sages du Ciel même,
Je vois troublés dans leur repos! . . .
Avilis, frappés d'anathème,
Accusés d'être les suppôts
De l'impiété, du blasphème,
Pour venger la vertu suprême
Des attentats des faux dévots! . . .

C

SERONS-NOUS toujours automates?
Jamais n'oserons-nous penser?
Fuyant la raison des Socrates,
Toujours dans des routes ingrates,
Marcherons-nous sans nous lasser?

VERRAI-JE toujours l'ignorance
Nous offusquer de son bandeau,
Éterniser dans nous l'enfance,
Toujours nous tenir au berceau,
Et par la main, sans résistance,
Nous conduire dans le tombeau?
D'une main superstitieuse,
La verrai-je sur nos autels
Placer l'erreur ambitieuse
A côté des Dieux immortels;
Nous les défigurer eux-mêmes,
Ces Dieux, dans leurs bontés suprêmes,
Nous les peindre sous ses couleurs,
Tyrans, heureux de nos douleurs,

Entourés de pâles victimes,
D'éclairs, de foudres & de feux,
Armés, moins pour punir les crimes,
Que pour faire des malheureux;
Changeant dans leurs sombres caprices
Leurs biens, nos plaisirs, en forfaits;
Attachant d'éternels supplices
A l'usage de leurs bienfaits?
La verrai-je plus ennemie
Des hommes, que du Ciel amie;
Éteindre des arts les flambeaux,
Briser les pinceaux des Apelles,
Et l'aiguille de leurs rivaux;
Anéantir sous leurs travaux
Les Vitruves, les Praxitelles;
Flétrir les graces immortelles
Des Fénétons & des Boileaux;
Brûler dans les fruits de leurs veilles
Les Molieres & les Corneilles,
Et les Lullis & les Quinauts;

Et dans l'implacable furie
De son zele aveugle, emporté,
Condamnant l'or & l'industrie,
Les noms de pere & de patrie,
Vouloir dans un froc détesté
Enfévelir l'humanité ?

Rougissons enfin d'être esclaves :
Brisons les coupables entraves
D'une lâche timidité :
Osons être ce que nous sommes :
Hommes, osons penser en hommes.

Sur l'aîle de la liberté,
Conduits par la sage Nature,
Volons du sein de l'imposture
Dans les bras de la vérité.
Allez, fanatiques Druides,
Fougueux Ministres de l'erreur,
Semez, Apôtres intrépides,

Par l'organe de la terreur,
Vos dogmes faintement stupides,
Forgés au sein de la fureur.
Ma raison règle mon hommage:
Je contemple dans son miroir
De mon Auteur l'auguste image,
Et son essence & mon espoir. . . .
Dévots, il n'a point votre rage.
Pere tendre, ami généreux,
Il m'aime, il chérit son ouvrage,
Et me forma pour être heureux. . . .

D'UNE main sagement hardie
Faut-il ici lever le fard,
Dont l'hypocrite perfidie
Masqua leur visage avec art?
Pour les confondre, pour t'instruire,
Faut-il à tes regards tremblans,
Des ombres de la nuit produire
La liste des meurtres sanglans

Commis par leurs mains sacrileges,
Autorisés par leurs arrêts,
Du Ciel vengeant les privileges,
Pour mieux venger leurs intérêts?

FAUT-IL offrir à ta mémoire
Ces jours de sang, ces jours d'horreur,
Ces jours, l'opprobre de l'histoire,
Le triomphe de leur fureur,
Où, sans remords, sans épouvante,
Ces respectables scélérats
Ofoient mettre le Ciel en vente,
Pour d'infames assassinats;
Prêchant le blasphème à la bouche,
Sur un tas d'hommes expirans,
Au peuple crédule & farouche,
Le meurtre & l'amour des Tyrans;
Où l'un d'entr'eux, moins politique,
Brûlant de signaler sa foi
Par un parricide héroïque,

Descend de l'autel sans effroi,
Et marche en pieux catholique
Poignarder humblement son Roi?

FAUT-IL, errant loin de la France,
T'ouvrir ces sanglans Tribunaux,
Temples voués à la vengeance,
Éclairés de pâles flambeaux,
Baignés des pleurs de l'innocence,
Où sur la cendre & les tombeaux,
Avec l'aveugle intolérance,
Entre le crime & l'ignorance,
Président ces sacrés Bourreaux,
Qui, pour venger le Ciel qu'ils jouent
Sous l'ombre d'un zèle apparent,
Brûlent les mortels qui le louent
Dans un langage différent?

FAUT-IL passer en Angleterre,
D'où leurs forfaits les ont bannis,
Chercher les traces du tonnerre,

Qu'au sein du temple de Thémis
Leur main renferma sous la terre,
Pour engloutir, las de la guerre,
Le Roi, l'Etat, leurs ennemis;
Jugeant, dans leur fureur barbare
Pour qui peut venger la Tiare,
Tout attentat juste & permis?

SANS leur chercher si loin des crimes,
Faut-il, sous la dévotion,
Te les montrer sourdes victimes
D'une profane ambition;
Artisans d'intrigues subtiles,
En tortueux replis fertiles,
Tyrans du repos & des loix,
Aussi dangereux qu'inutiles;
De la poussiere de leurs toits
Rampant, audacieux reptiles,
Jusques dans les conseils des Rois?

Conservant

Confervant un cœur mercénaire,
Malgré leur ferment folemnel.

FAUT-IL les voir du fanctuaire
Nous faire un marché criminel,
Trafiquer du Dieu qu'ils adorent,
Vendre, au même tems qu'ils l'implorent,
Son fang qui coule fur l'autel;
Par des ressorts illégitimes
Respectés des Rois prévenus,
S'approprier les revenus
De tant de Héros magnanimes,
Du trône honorables victimes,
Dans l'ombre expirant inconnus;
Ou bien, conduits par la baffeffe,
En vils frélons, errer fans cefse
Sous l'habit de la pauvreté,
Du peuple taxer la foibleffe
Et l'aveugle crédulité;
Se faire avec impunité

D

Payer en Rois de leur mollesse
Et de leur inutilité?

FAUT-IL enfin, loin des scandales,
T'offrir dans d'humbles Pénitens,
Couverts du voile des Vestales,
D'incestueux Sardanapales
Livrés au délire des sens,
Entre les bras de leurs béates
Louant le Ciel épouvanté;
Victimes de la volupté,
Erigeant en sacrés stigmates
De leurs lubricités ingrates
Le châtement trop mérité?

MATS non. Dans leur ignominie
N'allons point tremper nos crayons,
Profaner les dons d'Uranie,
Du Dieu, créateur du génie,
Obscurcir l'éclat des rayons

Laiſſons plutôt, moins équitables,
Tomber le voile de l'oubli
Sur ces ſcenes épouventables
De leurs forfaits trop véritables,
Par qui notre être eſt avili.
Laiſſons leur molleſſe hypocrite,
Sous la cendre aux pieds des autels,
Affectant l'auftere mérite
De la vertu qu'elle a proſcrite,
Impoſer aux yeux des mortels. . . .
Ah! que ne puis-je, exempt de crainte,
M'arracher au joug impoſteur
D'une déſolante contrainte;
A l'aide d'un fil enchanteur
Sortir de l'affreux labyrinthe
Où m'entraîna l'art ſéducteur!
Que ne puis-je imiter Dédale
Dans ſon vol artificiel,
Franchir la barrière infernale,
Et m'ouvrir la route du Ciel!

Dij .

LOIN de ces antres homicides,
Tombeau des arts, des agrémens,
Séjour des mânes particides
Des Ravailacs & des Cléments,
Dans les bras de la poésie,
Je volerois, séchant mes pleurs,
Savourer la douce ambrosie
De ses délicieuses fleurs.
J'irois dans ces belles retraites,
Dans ces bocgages animés,
Au fond de ces routes secrettes,
Sous ces ombrages parfumés
Du pur encens des violettes,
Aux profanes esprits fermés,
L'olympé des tendres Poëtes
En Dieux champêtres transformés,
Aux pieds de leurs objets aimés
Montant les fons de leurs musettes,
Au ton des touchantes Fauvettes,
Et des Rossignols enflammés;

Ou sur ces rives enchantées,
Près de ces sources argentées,
Semant les trésors dans leur cours,
Où les Chaulieux, où les Horaces
Venoient, conduits par les Amours,
Faire d'heureux larcins aux Graces,
Qui s'y baignoient dans les beaux jours;
Dérober tantôt leur ceinture,
Tantôt les fleurs de leur coëffure,
Toujours quelques nouveaux atours.
J'irois sur-tout avec Lucrece
Dans ces jardins toujours fleuris,
Dont son Maître embellit la Grece,
Où dans le char de la Pareffe,
Nonchalamment avec les Ris,
Vient se promener la Sageffe,
Qui lui prodigue avec largesse
Ses dons suivis d'un doux souris.
Là, Roi, libre de servitude,
Exempt des préjugés des fots;

Foulant aux pieds la multitude,
Riant des terreurs des cagots;
Brifant les fers de l'habitude,
Bravant l'erreur & fes complots;
Sans remords, fans inquiétude,
M'élevant au-deffus des flots,
Du doute & de l'incertitude,
Régnant fur le sombre cahos;
Au fein de la béatitude,
Sur les rofes, sur les pavots,
Sans dégoût & fans lassitude,
Je distribuerois mon repos,
Entre l'indolence & l'étude,
Les jeux du Pinde & de Paphos,
Mes amis & la folitude.

TA voix, pure & fimple Nature,
Seroit ma fouveraine loi:
Toute autre feroit impofture;
Et je craindrois de faire injure

A la raison, d'y donner foi.
Je remettrais dans ta main sage
Les rênes de mes passions,
Vivant sous ton doux esclavage,
Au gré de tes impressions,
Tel qu'un ruisseau dans la prairie,
Qui, libre des chaînes de l'art,
Ne fuit que la pente chérie,
Que ta main lui creuse au hasard.

Je n'irois point, loin de ta trace,
Chercher les foins dans les palais,
Ramper dans l'orgueilleuse classe
Des Grands, fiers tyrans de la paix,
De leurs flatteurs grossir la liste,
Briguer le mercénaire affront
D'être leur vil panégyriste,
Ou leur méprisable bouffon.
Jaloux de mon calme suprême,
Riche des dons qu'offre ta main,

Je ne me baisserois pas même
Pour ramasser le diadème,
Qui brilleroit sur mon chemin.

L'HUMBLE Berger, sur la fougere,
Qui peut nouer les beaux cheveux,
Parer le sein de sa Bergere,
Emporteroit plutôt mes vœux,
Que le Prince couvert de gloire,
Régnant sur des peuples nombreux:
Du haut du char de la victoire,
Le Prince est grand, le Pâtre heureux.

VIVANT dans la douce ignorance
Des vains projets, des vains desirs,
Sans lendemain, sans espérance,
Je jouirois de mes loisirs:
J'aurois, dans mon indifférence,
L'or & la pourpre & les plaisirs.
Le soin d'être en secret utile

Au

Au trône, à la société,
Entreroit seul dans mon asyle;
Tout autre feroit rebuté.
Indépendant du cours des choses,
Et bravant les métamorphoses
Que fait au sort prendre le tems,
Je ferois tous mes instans
D'une riche moisson de roses;
Pour le sage, dans tous les tems,
Il en est en foule d'écloses:
Toute sa vie est un printems.

AINSI couleroient mes années,
Par la nature couronnées
Au sein des plaisirs vertueux,
Dans tout leur cours plus fortunées,
Que n'est l'instant voluptueux,
Où, plein de son tourment qu'il aime,
Errant au milieu des roseaux,
Zéphyr surpris, surprend lui-même

E

Flore sortant du sein des eaux,
Sans autre habit que le nuage
D'une pudeur tendre & sauvage,
Où l'or de ses cheveux épars,
Voile tissu par la Nature,
Pour défendre sa beauté pure
De la licence des regards;
Mais voile qu'aisément déchire
L'Amant, aux yeux vifs & perçans,
Et dont l'ombre même conspire
Au trouble délicieux des sens.

Mais l'âge fuit, & le tems coule.
La fleur, comme l'herbe, pâlit;
Et le fleuve pompeux, qui roule
Au loin dans un superbe lit,
Qui voit ses flots renaître en foule
Dans les vallons, qu'il embellit,
Comme l'humble ruisseau, s'écoule,
Et dans la Mer s'ensevelit.

Mes ans, mes jours auroient leur terme :
Ils finiroient, mais sans déclin ;
Et je saurois, par un cœur ferme,
Me rendre insensible à leur fin.

LA mort, qui sur la terre entiere
Répand l'horreur de ses exploits,
Qui foule aux pieds la pourpre altiere
Des Rois dont nous suivons les loix,
Et qui, sanglante & meurtriere,
Forçant des gardes la barriere,
Vole, fait entendre sa voix
Jusques au fond du sanctuaire,
Où repose l'orgueil des Rois ;
Ce Géant, au monde terrible,
De nos demi-Dieux triomphant,
Sous sa forme la plus horrible
Seroit pour moi moins qu'un enfant.
Levant son voile avec courage,
Ecartant son noir appareil,

De l'erreur méphitabile ouvrage ;
Toujours à moi-même pareil,
Je la fairois sous l'image
D'un doux repos, d'un doux sommeil,
Qui ne peut être pour le sage
Suivi que d'un plus doux réveil,
Ou sous la vapeur d'un nuage
Qui cachoit l'éclat du soleil.

MAIS, où s'égare ma pensée,
Hélas! peut-être trop sentée
Dans ses égaremens divers? . . .
O Dieux! quel surcroît de revers,
Si ton amitié peu discrète
Tiroit de leur ombre secrète,
Et produisoit au jour ces vers,
Où sans apprêt, où sans mystere,
Je dévoile mon caractere,
Pour mon malheur, franc de travers,
Déjà je vois d'affreux nuages

S'assembler sur mon horison:
Les vents sifflent, & les orages
Grondent autour de ma prison,
Je vois l'orgueilleux Cagotisme,
Sous un vil froc louchant le Ciel,
Dans la coupe du Fanatisme
Avalant à longs traits le fiel,
Me noircir de ses propres crimes,
Pour avoir osé, dans ces rimes,
Fidèle au vrai, penser sans art;
Sous des couleurs trop légitimes
Crayonnant les sages maximes
D'une raison pure & sans fard.

Je vois l'ignorance offensée
D'une populace insensée
Contre moi soulever ses flots,
Intéresser la vertu même,
Thémis, & le pouvoir suprême,
Dans la trame de ses complots;

Et prétextant les droits célestes,
Le glaive & l'anathème en main,
De mes jours poursuivre les restes
Flétris par son joug inhumain.

De sa caverne au jour fermée,
Sort l'Envie, aux yeux vigilans,
Farouche, inquiète, allarmée,
En proie aux Soucis violens,
Je la vois, de rage animée,
Traverser mes pas chancelans,
Le front couvert, la main armée
D'aspics dans l'ombre étincelans,
Ouvrant une gueule enflammée,
S'agitant par d'affreux élans,
Dardant leur langue envenimée,
D'écumes & de poisons brûlans
Couvrant ma vertu diffamée,
Mes mœurs & mes foibles talens.
Sauve-moi de l'âpre morsure

De ces infectes ténébreux,
Nourris du fiel de la censure,
Moins vils encor que dangereux :
Je connois trop leur violence :
N'ajoute point à mes malheurs.
Laisse, dans la nuit du silence,
Périr ces fruits de mes douleurs.

SANS bruit, sous l'ombre du mystere,
Eleve inconnu d'Apollon,
Je veux toujours, en Solitaire,
Errer dans le sacré Vallon.
Je veux, sans avoir rien à craindre
Pour ma vertu, pour mon repos,
Seul à l'écart, sans me contraindre,
Toujours chanter loin des échos.

JE ne suis point jaloux d'estime :
Je hais l'éclat d'un vain renom
Qui souvent est le prix du crime

Que met en jeu l'ambition.
D'un sort cruel déjà victime,
Voudrois-je encor l'être d'un nom ?
Pour un éclair, souvent funeste,
Voudrois-je, ivre d'un fol orgueil,
Du seul agrément qui me reste,
Me faire un tourment, un écueil ?

INSTRUIT par la Philosophie,
Je vois un tyran dans l'honneur ;
Je vois que qui lui sacrifie,
S'il est heureux, perd son bonheur.
D'ailleurs, à côté de la Gloire
Je pourrois trouver le Mépris ;
Jusques au temple de Mémoire
Il suit le char des Beaux-Esprits.
En vain d'un séduisant mensonge,
Apprêtant l'aimable poison,
L'amour-propre dans un doux songe
Voudroit endormir ma raison ;

Je

Je renonce, en sage qui pense,
Aux lauriers d'épines couverts,
Qu'à ses adorateurs dispense,
Par le Public, le Dieu des Vers ;
J'ai dans ton goût ma récompense,
Ton suffrage m'est l'Univers.





AVERTISSEMENT.

*N*ous avons cru devoir joindre aux Soupirs du Cloître, l'Épître à l'Amitié, du même Auteur, que nous avons trouvée dans le second Tome de l'Elite des Poésies fugitives, & qui semble devoir être mieux placée à la suite d'un Poëme auquel elle devoit servir de pendant.

E P I T R E

A L'AMITIÉ.

Noble compagne des disgraces,
Sœur & rivale de l'Amour,
Sans ses défauts, ayant ses graces,
Et ses plaisirs sans leur retour,
Qui t'enrichis, qui nous console,
Des pertes cheres & frivoles,
Qu'il fait dans nos cœurs chaque jour,
O toi, dont les douceurs chéries
Font l'objet de mes rêveries,
Entre ces fleurs, sous ce berceau,
AMITIÉ, doux nom qui m'enflamme,
Besoin délicieux de l'ame,
Je reprends pour toi le pinceau.

F ij

MAIS où t'adresser mon hommage ?
Où te trouver, charme vainqueur ?
Quels lieux embellit ton image,
Comme elle est peinte dans mon cœur ?
Au sein des Cités répandue,
Cherchant l'opulence & les rangs,
Vas-tu, complaisante, assidue,
Languir à la suite des Grands ?
Te trouverai-je confondue
Dans la foule de tes tyrans ?
Mais non ; ce n'est que ton fantôme
Qu'on voit errer sous les lambris.
Des ruines & des débris,
L'ombre des bois, un toit de chaume,
De noirs cachots font ton pourpris.

Tu fuis le faste & l'imposture,
Tu vas, loin des folles rumeurs,
Chercher au sein de la Nature,
La paix, l'égalité, les mœurs.

Sous le foyer qui l'a vu naître,
Tu prends plaisir à visiter
Le Sage occupé de son être,
Le seul qui sache te connoître,
Le seul qui sache te goûter.
Tu viens dans les belles foirées;
Quand les jeunes Amans des fleurs,
A leurs beautés défigurées
Rendent la vie & les couleurs:
Tu viens sans bruit, mais gaie & tendre,
Tu viens avec la Liberté
Agréablement le surprendre,
Sous le tilleul qu'il a planté;
Et sans attendre qu'il t'invite,
Tu cours, aimable Parasite,
T'asseoir à table à son côté;
Te rapprochant des mœurs antiques,
Et préférant les mœurs rustiques,
Sur sa table servis sans choix,
A ces festins Asiaticques,

Où l'on s'ennuye avec les Rois.
Dans cette sage & libre orgie,
Quels traits, quel mélange charmant
Et de candeur & d'énergie,
Et de sublime & d'enjouement!
Quel long & doux épanchement
D'esprit, de cœur, de caractère!
Quel intérêt! quel agrément!
Quel plaisir pur que rien n'altère!
La nuit n'est pour vous qu'un moment;
Et le soleil vous trouve encore
Au milieu des parfums de Flore,
Sous le tilleul, la coupe en main,
Libres des soins du lendemain,
Dans le sein de la confiance,
Disputans d'arts & de science,
Et des erreurs du Genre Humain.

O joie! ô douceur inconnue.
Au vice, à la frivolité!

Viens donc ainsi, Nymphé ingénue,
Porter dans mon obscurité
Le jour de la félicité.
Parois sous ce berceau champêtre,
Et, par ta présence éclaircis
Les vapeurs qu'autour de mon être,
Exhale l'essaim des soucis.
Fais succéder ta douce flamme,
Au feu rapide & destructeur,
Qu'allument encor dans mon ame
L'âge, & ton frere séducteur.
Sois mon oracle & mon modele,
L'appui, la compagne fidele,
Et le témoin de tous mes pas.
Sans tes solitaires appas,
Que sont les douceurs de la vie,
Les biens les plus dignes d'envie? . . .
Qu'est-ce que tout où tu n'es pas?

Je vois, sous la pourpre suprême;

Entre les bras du bonheur même,
Gémir les Dieux du Genre Humain,
Poser l'orgueil du diadème
Et la foudre qu'ils ont en main,
Et s'échappant, loin de leur temple,
A l'Univers qui les contemple,
Dans l'ombre te chercher en vain.
Je les vois desirer d'être hommes;
Envier l'état où nous sommes,
Pour se reposer dans ton sein.

SANS toi l'homme s'affaïsse, & tombe
Dans le néant de la langueur,
Arbrisseau foible & sans vigueur,
Il cede aux vents, il y succombe,
Et rampe en proie à leur rigueur.
A l'abri même des tempêtes,
Au milieu des jeux & des fêtes,
Son cœur s'abat & se flétrit;
Tel qu'une vigne fortunée,

Qui

Qui loin de l'Aquilon fleurit,
Sous un ciel pur qui lui sourit,
A sa foiblesse abandonnée,
Vers le sable penche entraînée,
Et sous ses propres dons périt.

PAR toi, l'homme augmente son être,
Il se reproduit dans autrui,
Et sous le dais & sous le hêtre,
Tu lui fais moins sentir l'ennui
Ou mieux goûter le plaisir d'être ;
Par la douceur de ton appui ;
De ses besoins vive interprete ;
Malgré ses soins à les cacher,
Tu vas, généreuse & discrete,
Par la route la plus secrete,
Au fond de son cœur les chercher.
Tu le calmes dans ses allarmes,
Tu taries le cours de ses larmes ;
Tu romps l'effort de sa douleur,

G

Et tu retiens, & tu désarmes
Son bras armé par le malheur.
Tu portes plus loin tes services,
Tu l'arraches du sein des vices;
Heureuse dans l'art d'émouvoir,
Ta voix, aussi douce que libre,
Par son insinuant pouvoir,
Remet son cœur dans l'équilibre,
Et le rappelle à son devoir.
Quel est ton suprême mérite !
Seul bien qu'il doive souhaiter,
Tu lui restes, quand tout le quitte,
Sans lui laisser rien regretter.

VIENS donc, compagne chaste & pure,
Fille du Ciel, objet vainqueur,
Viens sous mon toit, viens dans mon cœur,
Habiter avec la Nature !
Du fond de mon obscurité,
Je t'appelle sans imposture ;

J'ignore la cupidité.

Ah ! si dans mon indifférence,
Par toi je me laisse charmer,
C'est sans projet, sans espérance,
J'aime pour le plaisir d'aimer.

Qu'UN autre, dégradant son être,
Aille, sous ton nom, courtoiser
Ces Grands, si peu dignes de l'être,
Que l'on apprend à mépriser,
En apprenant à les connoître.
Profanant tes sacrés liens,
Que, dans l'ombre, son ame vile
En fasse un instrument servile,
Pour n'usurper que de faux biens.
Pour moi, de ta beauté suprême,
L'esprit frappé, le cœur épris,
Je ne cherche en toi que toi-même ;
Toi seule, à mes yeux, fais ton prix.

Gij

MAIS quoi ! se peut-il qu'on t'immole,
Source féconde en vrais trésors,
Au foible espoir d'un bien frivole,
Qui de nos mains fuit & s'envole,
Et ne laisse que des remords ?
Que sont un sceptre, une couronne ;
Un dais que la foudre environne,
Au prix d'un seul de tes transports ?

DISPAROISSEZ, vapeur légère,
Vuide aliment du fol orgueil,
Grandeur, richesse mensongere,
Qu'engloutit la nuit du cercueil !
Vain simulacre qu'on renomme,
Du monde réel ennemi,
Fuyez . . . il me suffit d'être homme,
Et d'avoir un fidele ami.

O tendre moitié de mon être,
Objet divin, sois rassuré !

Ose éprouver, ose connoître
Mon cœur par l'honneur épuré!
Tu le verras toujours fidele,
Suivre ton char dans les déserts,
T'aimer, t'adorer dans les fers,
Et te trouvant toujours plus belle,
Trouver dans ton sein l'univers.

MAIS aussi daigne me conduire,
Daigne dans mon choix m'éclairer,
En te cherchant je puis errer,
Mon cœur trop facile à séduire,
Par son penchant peut m'égarer:
Je pourrois devenir, peut-être,
Ami, comme on devient amant:
Un amant aime sans connoître;
L'Amour est l'enfant d'un moment.
Qu'au-dessus des folles tendresses,
A la raison je fois soumis:
Le Sentiment fait les Maîtresses,

Et la Raïson fait les amis.

VERS ton Temple regle ma marche,
Veille, préviens toute démarche,
Dont je pourrois me repentir,
Et ne laisse sur mon passage,
Que cœurs bien faits, dignes du Sage,
Nobles & vrais, nés pour sentir.

ÉCARTE ces cœurs intraitables,
Toujours d'eux-mêmes différens,
Altiers, bizarres, indomptables,
De leurs amis jaloux tyrans;
Ces cœurs équivoques & sombres,
D'éternels soupçons accablés,
Enveloppés d'épaisses ombres,
Même avec toi dissimulés;
Ces cœurs qu'endurcit l'opulence,
Fiers de paroître protégés,
Dont l'insultante bienveillance

T'avilit fans te foulager.
Ces cœurs qu'accable un fafte extrême,
Froids, ftériles, inanimés,
Insensibles au bien fuprême,
Au bien d'aimer & d'être aimés;
Ces cœurs légers, ces efprits vuides,
D'objets nouveaux toujours avides,
Ardens & glacés tour-à-tour,
Qui, fans repos, fans confifftance,
Te font, livrés à l'inconftance,
Autant d'outrages qu'à l'Amour;
Ces cœurs vers la terre fans cefte,
Par leur propre poids entraînés,
Pêtris des mains de la baffefte,
Par l'or à ton char enchaînés,
Qui, prévoyant de loin l'orage,
Sans bruit défertent tes lambris;
Par un lâche & dernier outrage,
Ne retournant dans ton naufrage,
Que pour t'en ravir les débris;

Ces cœurs affreux, ces cœurs infames,
Contre leurs bienfaiteurs trompés,
Marchant dans l'ombre, enveloppés
De noirs complots, de sourdes trames,
Et qui, sous ton sacré manteau,
De la rampante perfidie,
Par les ténèbres enhardie,
Cachant l'homicide couteau,
Volent en leur fureur tranquille,
D'un air affable & caressant,
Dans tes bras, leur unique asyle,
T'assassiner en t'embrassant;
Ces esprits faux, vains & futiles,
Aussi mal-faisans qu'inutiles,
Du blâme avides écumeurs,
Par l'organe de qui circule
Le fiel amer du ridicule,
Sur les talens & sur les mœurs,
Dont la méchanceté frivole
Te perd gaiement pour un bon mot,

Et,

Et, pour prix de tes soins, t'immole
Au vil amusement du sot.

JE VEUX, me respectant moi-même,
Que mon ami me fasse honneur;
Qu'on m'estime par ce que j'aime.
L'estime est le premier bonheur.
Qu'un double lien nous unisse,
Mais par d'irréprochables nœuds;
Je n'en veux point dont je rougisse:
Qui peut rougir n'est plus heureux.

MAIS dans ce calme des prairies,
De mes profondes rêveries,
Qui rompt le fil intéressant? . . .
Un jour plus pur dore ces rives,
Le verd de ce berceau naissant
Devient plus doux, ces eaux plus vives,
Et ce zéphyr plus careffant.
O charme! ô joie inattendue!

H

Je vois sous ces ombrages frais,
Je vois l'Amitié descendue!
Mon cœur me rappelle ses traits:
Paré des mains de la Nature,
Son visage brille sans fard,
Ses yeux charment sans imposture,
Son front s'épanouit sans art.
Sur ses lèvres avec les Graces,
Siegé l'utile Vérité;
La paix, les mœurs, la liberté,
Suivent son char, sement ses traces
Des roses de la Volupté.
O toi, l'honneur de la Nature,
Belle des outrages du tems,
Dont notre Hiver fait le Printems;
Passion d'un cœur qui s'épure,
Asyle de tous les instans,
Nymphe, dont j'adore l'image,
Qui viens à moi les bras ouverts,
Reçois mon éternel hommage.

C'est toi qui m'inspiras ces vers;
Embellis-les de tous tes charmes,
Qu'avec de si puissantes armes,
Ils parcourent tout l'Univers;
Moins pour conquérir les suffrages,
Pour ravir l'encens des Mortels,
Que pour forcer leurs cœurs volages
A le brûler sur tes autels,

F I N.



A. H. M. I. T. I. E.

Que tel est en l'histoire des vers
Empoisonnés de tous les dangers
Qu'avec de si nobles intentions
Ils parvennent sans l'usage
Mais pour contredire les fautes
Pour avoir l'honneur des Morts
Que pour leurs corps leurs corps
A la fin de la vie

111



107.9.30

AD: 107.9.30

S

X 6599 409

DE 3658^s



L
D
LE T
De fe
A
Chez

Inches
Centimetres

B.I.G.

Farbkarte #13

Blue	Cyan	Green	Yellow	Red	Magenta	White	3/Color	Black
								
								

